

# A l'Académie des sciences morales et politiques

Le Monde, 24 mars 1948

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, vient d'évoquer devant l'Académie des sciences morales et politiques l'École d'administration et 1er Collège de France en 1848. Il a marqué l'esprit dans lequel cette école a été fondée sur l'initiative du polytechnicien Jean Reynaud. Il a retracé ensuite les répercussions inattendues que cette création a eues sur les destinées du Collège de France, qui après avoir souffert des conséquences du rattachement de l'École d'administration y a finalement gagné un accroissement de franchise.

## Un nouveau dictionnaire de la langue française intéressant le XIXe et le XXe siècle est souhaité par le public lettré

Par JEAN COUVREUR, LM, 26 janvier 1956

Il a suffi que deux éditeurs parisiens annoncent leur intention de réimprimer le Dictionnaire de la langue française pour qu'une discussion s'engage autour du célèbre ouvrage de Littré. Les uns trouvent que cet ouvrage, nourri principalement des maîtres des dix-septième et dix-huitième siècles, a vieilli. Les autres pensent, tout au contraire que la langue du Littré, à quelques changements près, est la langue d'aujourd'hui, et que nos auteurs, de Mauriac à Camus, n'écrivent pas autrement. Les arguments se croisent comme des épées. Des deux éditeurs qui préparent la nouvelle édition du Dictionnaire, tombé en 1937 dans le domaine public, l'un, M. Jean-Jacques Pauvert, est de ceux qui pensent que le Littré n'a pas vieilli. Loin de lui l'intention de toucher au texte. Il se permettra seulement d'y inclure les mots que Littré avait mis dans son supplément. Les nouveaux termes du vocabulaire scientifique et technique ne l'effrayent pas. " Cela, nous dit-il, ne change rien à la chose. Littré ne voulait pas faire un dictionnaire scientifique. "

### **Un monument historique**

L'autre éditeur, le Club français du livre, veut améliorer lui aussi la présentation de l'ouvrage et se propose de réunir une commission de gens " très compétents ", grammairiens, philologues, savants, qui dresserait une sorte d'inventaire des mots ayant fait leur apparition depuis Littré. Ces termes nouveaux pourraient être incorporés au dictionnaire soit dans l'ordre

alphabétique, c'est-à-dire dans le texte même de Littré, mais en caractères très différents, soit à la fin de chaque chapitre, mais en un supplément nettement séparé.

Cependant, d'autres éditeurs pensent que Littré, tout en demeurant un des maîtres de la lexicographie française, est d'ores et déjà dépassé. Tel est notamment l'avis de M. René Vaubourdolle, directeur des éditions classiques de la librairie Hachette. Sans vouloir juger en rien les entreprises que l'on vient de citer, il nous déclare qu'il considère le Littré comme " un monument historique " ou encore comme " un témoin de la langue française et de la science à la date de son achèvement ", mais non comme " un dictionnaire donnant l'usage d'aujourd'hui ". C'est Louis Hachette qui accepta d'éditer il y a cent ans l'ouvrage de son ami Émile Littré, tâche écrasante et risque énorme, hier comme aujourd'hui. C'est la maison qu'il a fondée qui possédait jusqu'en 1937 le droit de réédition. Pourtant elle n'a jamais usé de ce droit-là. " La vente, nous dit M. Vaubourdolle, n'eût pas justifié les frais de composition et de tirage. On n'eût pas écoulé plus de vingt à vingt-cinq dictionnaires par an. Le nombre d'exemplaires qui se trouvent dans les bibliothèques suffit aux besoins. " Il serait beaucoup plus important à ses yeux de continuer l'œuvre de Littré, de l'amener jusqu'à la langue de 1940. " Un dictionnaire arrêté à cette date ? On en vendrait autant que l'on a vendu de Littré au début. Toutes les bibliothèques publiques du monde seraient tenues d'en posséder un exemplaire. On serait sûr de rentier dans ses débours, cependant au bout d'un délai tel qu'aucune entreprise privée ne pourrait avancer les irais. " Il n'est pas possible de parler de la mise en train d'un nouveau dictionnaire sans parler de l'homme qui a préparé, qui prépare toujours, le fonds où viendront puiser demain les continuateurs de Littré. Il y a vingt ans que M. Mario Roques dresse son inventaire de la langue française. Cela représente, croyons-nous, des centaines de milliers, peut-être même des millions de fiches. C'est autant pour lui parler de cette grande tâche que pour recueillir son avis sur l'opportunité de continuer l'œuvre de Littré que nous allons voir chez lui l'ancien collaborateur de Gaston Paris, et son successeur à l'École des hautes études. Littré vieilli ? L'expression le choque, lui paraît impropre. Est-ce que l'on dit du Panthéon, de l'Arc de triomphe, que " c'est un peu vieilli " ? Il définit le Littré comme " une conversation choisie avec les gens qui ont le mieux pensé, ou le mieux parlé, pendant trois siècles de littérature française ". Ce n'est pas seulement un dictionnaire, mais " un choix de sens, avec des exemples qui justifient ces sens et permettent de les comprendre. Ce n'est pas un dictionnaire de la langue française permanente, mais de l'époque classique, des époques qui nous ont nourris, une description alphabétique de la langue française du seizième siècle à 1820 ". Il est d'avis que l'on fasse sans plus tarder un dictionnaire qui comblerait le grand espace qui s'étend entre 1820 et 1920, " à condition qu'il soit aussi bien fait que le Littré ". " J'ai dépouillé beaucoup d'auteurs du dix-neuvième siècle, beaucoup d'auteurs du vingtième siècle. C'est un travail qui n'a pas de fin. " Que l'on ne s'y trompe pas. Cet inventaire n'est pas un dictionnaire. Il ne peut servir qu'à la mise en œuvre du futur Littré.

### **" Pas de colmatage "**

Toute cette agitation autour du Dictionnaire ne nous fait-elle pas perdre de vue le vrai problème ? Telle est la question par laquelle nous accueille M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, où il occupe la chaire d'histoire des créations littéraires, qu'occupa Valéry. " Il ne sert à rien de se demander si Littré a vieilli ou s'il n'a pas vieilli. Toute la question est de savoir si au vingtième siècle, époque de la rationalisation, du travail en équipe, de la

technique, on ne peut pas faire ce que Littré a fait au dix-neuvième siècle, avec quelques collaborateurs seulement et des moyens réduits. "

M. Gougenheim, professeur d'histoire de la langue française à la faculté de Lille, auteur d'ouvrages bien connus sur le français élémentaire, souhaite lui aussi l'apparition d'un nouveau grand dictionnaire, " quelque chose d'aussi important, d'aussi bien fait, que le dictionnaire anglais d'Oxford en treize volumes ". Que l'on réédite le Littré, si l'on veut, en attendant, mais que l'on se garde bien de le " mettre à jour par une sorte de colmatage ". Si Littré vivait il serait le premier à vouloir faire autre chose. " Depuis Littré, conclut M. Gougenheim, il y a eu Gaston Paris, il y a eu l'École des hautes études. Le français est en retard. Il est grand temps de faire un nouveau Dictionnaire de la langue française. " C'est aussi l'opinion de notre éminent collaborateur Émile Henriot : " Si l'on manque de Littré, nous dit-il, qu'on le réimprime. Si l'on veut continuer l'œuvre du maître, il faut retrouver sa foi, il faut se mettre dans l'état d'esprit où il se trouvait lorsqu'il faisait son Dictionnaire, s'inspirer de ses méthodes, telles qu'il les a décrites lui-même, en tenant compte bien entendu des moyens nouveaux. " Mais M. Émile Henriot n'est pas partisan de donner " une béquille " à l'ouvrage, sous la forme d'un supplément. Le choix des citations risquerait trop de n'avoir pas la fermeté, ni la qualité du choix fait par Littré. Un nouveau Littré ? Mais il est en train, mais il se fait ! s'écrie un chœur d'écrivains, d'avocats, de lettrés. Il y a plus de dix ans en effet que M. Paul Robert s'est attelé à la gigantesque entreprise. Il a déjà publié aux Presses universitaires de France deux volumes de son ouvrage, de la lettre A à la lettre F (1). Il serait donc injuste de ne pas inclure dans ce tour d'horizon l'auteur du Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française. À la vérité, il n'est jamais entré dans ses intentions de refaire le Littré. Dans sa conception et dans sa réalisation le Robert diffère même assez sensiblement du Dictionnaire de la langue française. Réédition, pure et simple, du Littré... Restauration du vieux dictionnaire... Nécessité, affirmée par tous les professeurs, par tous les écrivains, par tous les Français soucieux de bien parler, de bien comprendre, d'un nouveau Dictionnaire de la langue, qui pourrait prendre la suite du Littré... (Les matériaux sont déjà assemblés ; on n'attend plus que l'ordre de commencer.) Publication du Dictionnaire alphabétique et analogique... Que de signes, qui montrent à quel point les Français s'intéressent à la défense de leur langue, à son avenir. Non, cette agitation n'est pas tout à fait inutile. On a découvert grâce à elle qu'il y avait un grand vide et qu'il était urgent de le combler.

## La Sorbonne vit toujours sur les principes du vieux maître

Par JACQUELINE PIATIER, LM, 28 mars 1958

Le centenaire de Lanson a été célèbre mercredi à la Sorbonne. Il était né en 1857. Ces quelques mois de retard ne sont pas la marque d'une ingratitude. Les amis de l'École normale et l'université de Paris, par la voix de M. André François-Poncet, de M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, et de M. Pierre Clarac, inspecteur général de l'instruction publique, ont rendu un bel hommage à ce grand professeur, au directeur de l'École normale qui succéda à Ernest Lavisse, au fondateur d'une science nouvelle : l'histoire littéraire.

Quel homme était-il, ce Lanson dont le nom évoque d'abord pour nous un manuel souvent feuilleté, dépecé et malheureusement lu à un âge trop tendre pour le bien goûter ? Il n'enthousiasmait pas comme Faguet ou Lemaitre Mais quand, lycéens, nous cherchions pour une dissertation un jugement ou l'idée d'un développement, nous recourions à lui plutôt qu'aux autres. Il lui est resté une étiquette un peu scolaire de glace solide. A écouter ceux qui l'ont connu, qui savent exactement ce qu'ils lui doivent, l'opinion pourtant se nuance. Il lui manquait certes de savoir établir le contact humain. M. Pommier, qui prépara avec lui son diplôme d'études supérieures, rappelle les quelques visites qu'il lui fit " Le tête-à-tête de la réserve et de la timidité ne pouvait produire beaucoup d'étincelle. Je me levais au bout de cinq minutes et je n'étais pas retenu. " M. Clarac ne cache pas les démêlés que son directeur à l'École, "trop jaloux de son autorité, ennemi du débraillé et du laisser-aller en tout domaine ", eut avec ses normaliens... Et pourtant, à cette heure, chacun d'eux découvre sous cette froideur une merveilleuse attention au travail des autres, un dévouement sans tapage, une vibration peut-être qui se contenait.

Il incarne le type achevé de l'intellectuel. C'est un type acquis plutôt que naturel Ses préférences pour la prose, sa conception de la littérature dont il faisait " au sens le plus noble du terme la vulgarisation de la philosophie sa rigueur, sa probité, son désir de voir clair, sa méfiance de la subjectivité, tout cela atteste chez lui la prédominance voulue de l'esprit sur la sensibilité. Mais il avouait aussi que la littérature lui donnait des " plaisirs fins ", et tenait pour essentielle dans le jugement des œuvres l'impression directe qu'elles produisaient sur le lecteur. Par là il contribua à ramener la critique à la lecture des textes. Ce revirement à l'époque était salutaire.

On lui doit bien plus qu'un manuel de littérature. M. Pommier l'a dit excellemment. Il a fait de l'histoire littéraire une science, lui appliquant les méthodes de l'histoire et de la critique des textes anciens. Et il lui a fixé ses buts: " constituer une bibliographie, chercher une date, confronter des éditions, tirer parti des brouillons d'un chef-d'œuvre, trouver une source, trouver une influence, débrouiller les origines d'un mouvement, séparer les éléments d'une forme hybride ". Toute la Sorbonne vit encore sur ces principes. Ils ont fait naître ce qu'on appelle en mauvaise part " la critique des professeurs " Elle produisit, c'est certain, quelques monstres. Il était facile de la ridiculiser. On la ridiculisa. Malgré les excès, malgré les abus, elle a projeté sur beaucoup d'œuvres de notre littérature, sur nos grands siècles, dans leur ensemble, une lumière qui redressait bien des fausses perspectives, dégagait bien des coins d'ombre Travail ingrat peut-être, mais utile et probe, et qui a donné lieu aussi à des œuvres brillantes. " Critique d'attribution ou de genèse, examen des variantes, histoire des grands courants ou de la fortune d'une œuvre, rapports de la littérature et de la sociologie, dramaturgie ou stylistique, influences internationales, nous ne touchons à rien, conclut M. Pommier en énumérant les avenues que parcourt actuellement l'histoire littéraire, que Lanson n'ait remué... Nous nous sommes partagé les armes d'Achille et l'empire d'Alexandre. " La dette vient d'être reconnue.

# M. Jean Pommier donne à la crise religieuse d'Ernest Renan ses dimensions humaines

Par J. PIATIER, LM, 23 septembre 1959

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, a présenté lundi à la séance de rentrée de l'Académie des sciences morales et politiques un nouveau point de vue sur la crise religieuse d'Ernest Renan. Disons plutôt qu'à l'aide de documents peu connus, notes et fragments de journaux intimes, il a donné à cette crise, qu'on voit toujours exclusivement comme un conflit d'ordre rationnel, ses dimensions humaines. Il ne méconnaît pas, certes, l'importance des doutes sur la philosophie, la théologie, l'exégèse qui assaillirent Renan pendant plusieurs années. Mais il ne suffisent pas, selon lui, à expliquer sa sortie du séminaire en 1845. L'homme n'est pas seulement idées, il est homme ; c'est-à-dire ambition, orgueil, volonté d'exprimer sa vérité personnelle et d'y trouver la gloire. Il est erreur aussi parfois... Cette erreur, M. Jean Pommier estime que Renan la commit sur sa vocation. Il se crut destiné à la prêtrise. Il l'était en fait à l'enseignement. Mais, victime de son milieu et de son éducation, il ne put à l'origine distinguer l'une de l'autre : ses professeurs étaient des prêtres. En Bretagne la prêtrise était une manière de noblesse... Il embrassa l'état ecclésiastique comme on se choisit une carrière.

Le cours d'hébreu de Quatremère, au Collège de France, lui fut en quelque sorte une révélation. " Pour la première fois la science, la science sacrée, ne portait pas soutane. " Une autre voie s'ouvrait à lui. La chaire laïque offrait à Renan une possibilité que celle de l'Église ne permettait point : exprimer librement une vérité qu'il sentait confusément s'agiter et peser en lui et qui lui arrachait ces cris : " O Dieu, pourquoi me donnes-tu tant de pensées que je pourrai jamais faire comprendre ? On les dira et on les reconnaîtra vraies après moi, et on ne saura pas que je les ai eues.. Peut-être y aura-t-il des erreurs éternelles où moi seul aurais vu le vrai. " De tels cris fournissent à M. Jean Pommier la seconde clé du revirement de Renan : penseur et homme de lettres en somme qui a son mot à dire et veut le dire en son nom. Saint-Sulpice ne permettait ni cette indépendance ni ce personnalisme. Renan fit quelques tentatives de " modernisme ". Elles échouèrent... Un petit fait, un changement d'affectation qui l'envoie hors du séminaire : les liens sentimentaux se rompirent. Eux seuls empêchaient encore Renan de comprendre son erreur. L'Académie a pris un vif intérêt à l'émouvante lutte retracée par M. Jean Pommier ainsi qu'aux problèmes que soulève toujours la formation de la pensée renanienne. Elle s'est interrogée sur l'influence de Pascal, de Malebranche, des exégètes allemands. Car cette communication, centrée sur le tournant d'une vie sondait en même temps un cœur et un esprit. Au début de la séance M. Marcel Dunan, président en exercice, a rendu hommage à Jacques Bardoux, Henri Pourrat, Louis Rivière, dont l'Académie a cet été déploré la perte. Il s'est félicité de la nomination au poste de gouverneur du Canada du général Vannier, associé étranger de l'Académie.

# M. Jean Pommier est élu à l'Académie des sciences morales et politiques

M. Jean Pommier, professeur au Collège de France, succède à André Siegfried dans la section de morale et sociologie de l'Académie des sciences morales et politiques. L'Académie l'a élu lundi au premier tour de scrutin par vingt-trois voix contre neuf à M. Eugène Guernier et huit à M. René Gillouin. Quarante membres de la compagnie ont pris part à ce vote. M. François Goguel, secrétaire général du Sénat et professeur à l'Institut des sciences politiques, avait retiré sa candidature la semaine dernière. Après cette élection l'Académie a entendu une communication de M. René Roy, membre de l'Institut, sur les problèmes économiques de notre temps.

Le Monde, 2 décembre 1959

M. Jean Pommier est un historien de la littérature. Né à Niort en 1893, élève de l'École normale supérieure, agrégé et docteur ès lettres, il commença sa carrière dans l'enseignement supérieur par l'université d'Amsterdam. Pendant un an il y fit un cours sur Renan d'où devait sortir son premier ouvrage, Renan d'après des documents inédits (1923). De là il gagna l'université de Strasbourg et, en 1935, la Sorbonne, où il enseigna pendant onze ans. Nommé professeur au Collège de France en 1946, il y occupe depuis sa chaire d'histoire des créations littéraires, où il a succédé à Paul Valéry. Il est depuis 1952 conservateur de la collection Spoelberch de Lovenjoul, à Chantilly.

A ses débuts, spécialiste de Renan, dont il a étudié particulièrement la jeunesse et la crise religieuse, M. Jean Pommier a approfondi la critique historique et littéraire autour de bien d'autres écrivains : Baudelaire, Proust, Diderot, Musset, Balzac, etc. Pour Racine il a indiqué la voie d'une, interprétation nouvelle de son abandon du théâtre et de sa conversion. Soit dans ses études, soit dans l'édition des œuvres classiques qu'il a publiées : Madame Bovary, Louis Lambert, Port-Royal, etc., il a donné l'exemple de l'érudition la plus probe et d'un esprit soucieux des plus fines approches de la vérité. Ses divers travaux l'ont amené à se pencher surtout sur les questions de psychologie religieuse, puis sur les problèmes de genèse des œuvres littéraires, qui font actuellement l'objet de son enseignement au Collège de France.

## M. Jean Pommier précise les voies de l'érudition balzacienne

Une semaine à peine après que fut connue la mort de Marcel Bouteron - noire " pape ", comme l'appelaient tous les balzaciens qui travaillaient dans son sillage - des professeurs, venus de tous les horizons, se sont rencontrés au Collège de France pour mettre en commun leurs recherches et leurs résultats sur la " Comédie humaine " et son créateur. L'Association internationale des études françaises avait en effet choisi Balzac comme sujet pour l'un des trois jours de son congrès. Ce concours de circonstances, l'une douloureuse, l'autre féconde, conduit à se demander où en sont nos connaissances sur cette œuvre immense et sur son auteur et dans quelles directions les spécialistes orientent leurs travaux. Nul n'était plus

qualifié que M. Jean Pommier, membre de l'Institut et professeur au Collège de France, pour préciser l'état et les voies de l'érudition balzacienne : il a remplacé Marcel Bouteron à la tête du fonds Spoelberch de Lovenjoul, ce creuset où s'élabore en France toute étude sur le romancier et son époque, et il présidait ce congrès des Études françaises, où sont venues converger les pistes poursuivies par les chercheurs.

Par J.P., LM, 4 août 1962

" Quel a été le rôle de Marcel Bouteron dans ce qu'on peut appeler la " science " balzacienne ?

- Celui du fondateur. Dans toute science il faut des initiateurs dont le rôle consiste à mettre l'avenir en mesure de la faire progresser. Tel a été Bouteron. C'est en 1912 qu'il a publié le premier tome des œuvres complètes chez Conard. Quand il est apparu, que de choses étaient à faire ! Et il fallait commencer par le commencement. Éditer les textes, les romans, la correspondance... Éclairer la biographie... Chartiste, il savait l'importance des fondements solides. Il a rendu possible ce qu'ont fait depuis les épigones qu'il a appelés de ses vœux, soutenus, encouragés - cette jeune école balzacienne française qu'avec mon adjoint, M. Roger Pierrot, et mon collègue, M. P.-G. Castex, je vois travailler, et dont j'admire le dynamisme et l'esprit d'équipe.

- Marcel Bouteron n'était pas le chercheur jaloux qui garde ses terres comme une chasse réservée ?

- Au contraire, il vous prenait par la main, et l'on faisait avec lui de si belles promenades ! Pour faire aimer Balzac, il avait mille moyens, gagnant les uns par l'admiration pour l'œuvre, les autres par la curiosité de l'homme. La merveille, c'est qu'il ait conservé si longtemps son enthousiasme. Nous, spécialistes, nous sommes souvent infidèles à nos grands hommes. La lassitude s'empare de nous lorsque nous avons trop ou trop longtemps donné de nous-mêmes. Mais, lui, il entretenait ce feu. Il le communiquait. Quel balzacien ne lui doit ou l'éveil ou la confirmation de sa vocation? Lui-même, prétendait-il, avait été initié à la Comédie humaine à l'âge de douze ans par une tante balzacienne. Et, depuis, dans cette grande famille qu'il a fait naître, comme un fondateur de dynastie, lequel d'entre nous n'a pas eu recours à tel passage des œuvres diverses, à telle note des correspondances éditées, à telle de ces Études balzaciennes qu'on a recueillies en 1954, à tel manuscrit qu'il avait copié au moment où il craignait de le voir disparaître chez quelque collectionneur...

- La science balzacienne progresse toujours sur les voies qu'il a ouvertes ?

- Certes. Il éditait, et les nouveaux venus continuent d'éditer. Parce que les exigences de fidélité croissent. Parce qu'il faut s'y reconnaître dans la composition hétérogène des romans de la Comédie humaine. Balzac, chaque fois qu'il rééditait un texte, le modifiait, ajoutait surtout. Il faut repérer la date de ces différents ajouts. Ils donnent le mode et le rythme de croissance d'une œuvre particulière. Ils éclairent aussi l'évolution de la pensée de l'écrivain. Si, pour faire le point autour d'une année, on ne retient que l'œuvre qui, cette année-là, a été publiée pour la première fois, et qu'on néglige les additions parfois considérables qu'il a rédigées concurremment pour les intercaler dans les œuvres antérieures, on risque de

manquer des éclairages importants. Aussi les éditions critiques et semi-critiques se multiplient-elles

- On a dit que Bouteron savait la vie de Balzac heure par heure. Continuez-vous aussi ses recherches biographiques ?

- Bien sûr, avec acharnement. Par des dépouillements d'archives notariales, familiales et publiques, les balzaciens commencent à connaître de bien plus près les parents, les amis, les relations de Balzac déjà repérés. Ils en font sortir d'autres de l'ombre.

- Alors qu'aperçoit-on ?

- Que ce sont des modèles et des informateurs. Non seulement les portraits, mais les intrigues, procèdent souvent de là. Balzac a su la chose directement ou indirectement par des conversations. On ne se figure pas ce qu'il a appris ainsi. Les paroles se gèlent plus souvent qu'on ne croit.

- En somme, vous démontez le mécanisme d'une création en repérant les matériaux - et leur provenance - à partir desquels l'écrivain conçoit ou élabore l'œuvre. Ainsi, au cours du dernier congrès, on a identifié comme modèle de la cousine Bette Mme de Brugnol, la servante maîtresse de Balzac ; on a mis en évidence l'influence inspiratrice de certaines de ses lectures : c'est le désir de récrire Tartuffe qui inspire un personnage des Petits Bourgeois ; celui de faire pièce à Volupté, de Sainte-Beuve, qui commande le Lys dans la vallée. Dans la Muse du département, Balzac a cherché à faire son Adolphe...

- C'est une tendance générale. Il y a une émulation entre les créateurs. Les œuvres des autres servent parfois de tremplin. On repart du même sujet pour rivaliser, comparer ses mérites...

- On a évalué également la part de fiction et de réalité qui entre dans les Paysans...

- Ah ! cette question de la peinture des lieux chez Balzac ! N'a-t-on pas découvert il y a quelque temps qu'il avait transporté en plein Dauphiné le souvenir parfait qu'il gardait d'une cour de ferme de Touraine ? Il y a sans doute plus d'un " dépaysement " dans ces détails à travers lesquels il nous fait croire à la vérité de son tableau. À la limite, je dirais paradoxalement qu'il suffit presque que Balzac ait situé son intrigue en tel endroit pour qu'on doive se demander aussitôt s'il n'aurait pas mis dans sa description des éléments venus d'ailleurs.

- Et ces petits faits, ces sources, ces confrontations, qu'en tirez-vous pour la connaissance de Balzac ?

- Eh bien ! ne modifient-ils pas l'image que nous nous en faisons ? Vous savez la fameuse querelle de l'observateur et du voyant ? J'ai toujours pensé que c'était assez mal poser le problème. Si ce que nous prenions pour de l'imaginé vient d'une conversation, d'une aventure contemporaine, que devient l'invention ? Et si Balzac loge dans le Dauphiné ce qu'il a observé en Touraine, que devient son réalisme ? La vérité est qu'il faut parler d'adaptation, de transposition, de combinaison. C'est là précisément que le génie se retrouve. Pour permettre aux éléments glanés ici ou là et conservés par la mémoire d'accéder au domaine de l'art, il faut ces opérations, ces sortes de baptêmes, qui ouvrent à la nature le royaume de la grâce. "

# "Le spectacle intérieur", de Jean Pommier

Par Pierre-Henri SIMON de l'Académie française, 25 décembre 1970

SEPTUAGÉNAIRE à l'esprit toujours vif et à la mémoire comble et fidèle, Jean Pommier, après avoir passé plus de quarante ans à faire et à enseigner l'histoire littéraire, c'est-à-dire à s'occuper de la sensibilité, de l'intelligence et du caractère des écrivains, a pensé qu'il avait bien le droit de regarder du côté de sa propre personne, et il en est sorti un volume ample et fort qui mérite une place sur un des plus importants rayons de nos bibliothèques : celui où sont rassemblés les témoignages de l'homme sur l'homme. Je dois d'ailleurs préciser cette formule qui, prise dans le vague, couvrirait à peu près toute la littérature ; mais je l'entends ici strictement des ouvrages où des individus d'intelligence extrêmement cultivée explorent la nature humaine à partir de l'expérience singulière qu'ils ont de leur propre personne, saisie dans leur biographie et leur psychologie. Confessions, essais, journaux intimes, mémoires, méditations, élévations, rêveries, appartiennent à ce genre multiforme, et je n'ai pas besoin de citer les grands titres qui se présentent à notre esprit dès que nous l'évoquons. Celui qu'a choisi Jean Pommier, *Le Spectacle intérieur*, met l'accent sur l'intention essentielle. " Rien ne compte vraiment, explique-t-il, que les événements de la vie intérieure, de la vie profonde " ; ce qui n'exclut certes pas les incidents et les anecdotes de l'existence quotidienne, telle que celle, par exemple, que pouvait mener aux années de la Belle Époque un enfant de famille bourgeoise dans la paisible ville de Niort ; il faut seulement que les plus humbles remous des sentiments, des choses vues ou lues, agitent des profondeurs d'âme, et c'est ce qui se passe presque constamment dans ce beau livre.

Dès sa dixième année, Jean Pommier, suivant le conseil d'une mère méthodique non moins qu'affectueuse, avait pris l'habitude de noter sur des carnets ou des feuilles volantes des citations, des faits, des impressions, des pensées, ce qu'il fit plus ou moins régulièrement, avec des interruptions qui durèrent parfois plusieurs années, tout au long de sa vie. Publiées telles quelles, ces notes eussent composé un journal, mais tout n'y était pas également intéressant, et l'auteur, en avançant en âge, ne se reconnaissait pas toujours dans les formes antérieures de sa pensée et de son style. Sélectionnées dans un ordre chronologique et liées aux époques, les notes seraient devenues des mémoires, mais dans un grand désordre, avec des ruptures d'équilibre et de grands vides, et trop d'indifférence à l'histoire. Jean Pommier a préféré une méthode plus rationnelle : plutôt qu'une autobiographie, il a fait un autoportrait, une composition dont les matériaux devaient toujours être chauds de vie, sincères parfois jusqu'à la cruauté, mais en s'organisant dans un ordre où l'analyse du moi allait toujours s'intériorisant et se personnalisant.

Cela donne, finalement, un assez gros volume en trois parties. La première, *Famille et société*, est celle qui ressemble le plus à des mémoires, car l'auteur se limite à la première partie de sa vie et il y écrit, en somme, ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse : l'analogie est d'autant plus frappante que ce grand renanien, comme son maître, ne se contente pas de placer dans une lumière poétique ses affections et ses émotions de petit garçon, puis d'étudiant et de jeune homme, de peindre le monde modeste, honnête et traditionnel où il s'est formé, et de toucher pudiquement aux premiers émois de son cœur, mais, rencontrant le même problème capital, il consacre un grand chapitre à la crise religieuse qui a brouillé avec l'Église l'enfant dévot qu'il

avait commencé par être. La seconde partie, le *Moi intime*, est proprement psychologique, sans cesser de frôler la poésie : les chapitres sur la mémoire et l'imagination ont des résonances proustiennes, et celui qui a pour titre " Le sommeil et les rêves " fait penser évidemment à Freud, bien que Pommier ne s'oblige pas à soumettre exactement ses théories de la mémoire et du rêve à celles de ses deux grands devanciers. Enfin, la troisième partie, la plus fondamentale et la plus belle, est intitulée *L'Autre nature* : elle montre la culture esthétique et intellectuelle en général, mais plus spécialement la culture littéraire, comme une seconde nature qui pénètre, transforme et embellit la première.

Le caractère le plus frappant du *Spectacle intérieur* est la subjectivité de son projet : c'est vraiment l'effort d'un homme au déclin de l'âge pour ramasser sa vie, pour rassembler son être et comprendre ce qu'il a été au plus profond de lui-même. Tel lecteur pressé ou mal informé pourrait y voir un paradoxe : comment un tel livre a-t-il pu être écrit par un maître de la méthode objective et impersonnelle en histoire littéraire ? Il faut s'entendre : par l'époque où il a vécu, par l'esprit qui régnait à l'École normale et dans l'Université quand il y fit ses études, puis quand il devint un grand professeur à Strasbourg (1923), à la Sorbonne (1935), enfin au Collège de France (1946), Jean Pommier a sans doute conduit son enseignement et construit son œuvre dans le climat de l'ère lansonienne ; et la parfaite érudition avec laquelle il éclairait dans ses cours et ses travaux les circonstances de la genèse d'une œuvre ou la courbe d'une biographie d'auteur ne saurait être dépassée. Mais regardons les titres de ses ouvrages : *Renan d'après des documents inédits*, *Diderot avant Vincennes*, *Variétés sur Alfred de Musset*, *Aspects de Racine*. N'est-il pas évident qu'il a toujours cherché l'homme dans l'auteur ? *La Mystique de Baudelaire*, *La Mystique de Proust*. Michelet interprète de la figure humaine : la preuve est encore plus nette de la curiosité des individus dans leur intimité la plus personnelle. Aussi bien est-il justifié de déclarer : " Ni romancier ni dramaturge, je ne suis qu'un critique de l'école de Sainte-Beuve. Je sors de moi, mais ceux chez qui j'entre sont des écrivains que textes et documents me rendent familiers. " Et il arrive qu'au fond il préfère les créateurs à leurs personnages, lesquels, d'ailleurs, ne l'intéressent que comme échantillons d'humanité. En somme, Jean Pommier est un amateur d'âmes, ce que sont souvent ceux qui en ont une et qui aiment à la mirer dans celles des autres.

Cependant, la plume qui a écrit ce beau livre est bien celle d'un lettré qui a absorbé une bibliothèque, j'ose même dire d'un professeur de littérature habitué aux références et aux citations. En abuse-t-il ? Le fait est qu'on est frappé par son souci de rapprocher ses expériences vécues de ses lectures. Son père dispose-t-il d'une liste de griefs bourgeois contre les " ouvriers " ? Il constate qu'il a trouvé à peu près la même chez Gobineau. Ce même père, incroyant, avait pourtant l'habitude de tracer une croix avec le couteau sur le pain : Pommier rappelle que cet usage est déjà signalé par Montaigne chez les paysans. A-t-il conservé la dernière tasse où a bu son père mourant ? Il nous apprend qu'un personnage de Balzac a fait la même chose. L'élégance avec laquelle sa mère portait une ombrelle amène une citation de Proust sur une ombrelle " ouverte et tendue comme un autre ciel, plus proche, rond, clément, noble et bleu ". La Marguerite qui habitait chez ses parents, il l'avait surnommée Gritte : la même abréviation, nous dit-il, se trouve dans la *Rabouilleuse*. Quand, khâgneux à Louis-le-Grand, il rentre au dortoir après une aventure d'initiation amoureuse, s'il se couche en murmurant ce bout de phrase : " dans la sérénité du plaisir accompli ", c'est, avoue-t-il, qu'il l'avait remarquée dans *l'Ile des pingouins*.

Et voilà où il faut encore mettre le lecteur en garde contre une erreur d'interprétation : ces cascades de rapprochements littéraires pourraient appeler le grief d'une composition pédantesque ; mais alors il faudrait l'étendre à Montaigne. C'est une chose fort fâcheuse et maladroite de farcir une prose de noms propres et de textes d'auteurs quand c'est pour en faire étalage et vanité d'érudition. C'en est une autre d'utiliser les ressources d'une vaste culture pour donner plus de résonance, ou de profondeur, ou d'universalité à ce qu'on exprime ou à ce qu'on raconte. Or on n'a pas de doute en lisant Pommier : c'est un être sensible, susceptible, passionnément amoureux de la vie, doué de l'affectivité jaillissante qu'émeuvent aussi bien les beautés des choses que la présence ou le souvenir d'êtres aimés, et non moins d'ailleurs les idées, soit qu'il s'enthousiasme pour celles qu'il croit vraies, soit qu'il s'indigne de celles qui lui paraissent mystifications ou mensonges. Les odeurs, les nuances de lumière, le détail d'un paysage ou d'un visage, lui rappellent des instants qu'il a vécus, et les textes qui surgissent à sa mémoire de grand lecteur ne viennent pas alors comme des thèmes ou des ornements mais comme les instruments d'une expression plus intense ou les phares d'une illumination plus profonde. La joie déchirante et délicieuse de se rappeler ce qui fut bonheur des sens ou du cœur accroche autour du mot souvenir six textes magistraux de Lamartine, Musset, Verlaine, Chateaubriand, Flaubert, Barbey d'Aurevilly. A-t-il contemplé dans la maison de Goethe, à Francfort, le portrait de Bettina, il s'écrie : " O figure pensive et douce, apprends-moi à me souvenir ! " Il faut se reporter aux cent dernières pages admirables de la fin du volume où est évoquée " l'autre nature ", ce réseau d'images et de mots que les arts et la littérature tendent sur le monde non pour le voiler ou pour lui en substituer un autre, mais au contraire pour le révéler dans une transparence qui atteint mieux à sa réalité essentielle. Une phrase ne laisse pas d'ombre sur le projet du Spectacle intérieur : " Ce qui m'intéresse surtout, c'est la fonction que remplit la littérature dans ses rapports avec la nature. " Une autre semble aller plus loin dans le sens d'une interprétation surnaturaliste de la poésie : " Les poètes sont des Christs et ils versent leur sang pour nous. "

On se tromperait pourtant si l'on voyait en Jean Pommier un homme de pur sentiment, une âme aspirée par l'extase, une imagination livrée à l'irrationnel. Son rationalisme est vigoureux et exigeant. Il est frappant, par exemple, que sa théorie de la mémoire n'est que relativement proustienne : les souvenirs involontaires, liés aux impressions sensorielles ou remontant tout frais d'un glauque inconscient, il ne les ignore point, mais il revient volontiers aux explications classiques de l'association des idées et des mécanismes mentaux. De même, les analyses qu'il donne d'une quarantaine de ses rêves sont d'un homme qui a lu Freud, mais qui s'en éloigne plus souvent qu'il ne le suit : sa vie onirique semble avoir dû beaucoup moins à des complexes qui se défoulent et à des censures qui se relâchent qu'à des conditions somatiques, à des données de sa vie professionnelle, de ses lectures, des événements extérieurs qu'il a vus ou subis ; elle obéit à une logique faussée dans son fonctionnement mais réductible dans ses exigences à l'unité mentale. La recherche de telles significations intellectuelles ne va pas toujours sans des exégèses plus subtiles que convaincantes, encore que ce chapitre sur le sommeil et les rêves soit bien intéressant. Mais ce qui s'y manifeste, c'est la vigilance d'une raison qui ne consent pas volontiers à dormir et à se laisser glisser dans le pur imaginaire.

C'est, bien entendu, cette même raison stricte et rigide qui a très tôt coupé les ponts entre les émotions religieuses d'un jeune chrétien formé dans un milieu plus rituellement que spirituellement catholique et les habitudes d'une intelligence qui a faim des vérités évidentes et dégoût de spéculations impensables. Il avait une quinzaine d'années quand la lecture de la

Bible l'a scandalisé par l'idée qu'elle donne d'un Dieu cruel et vengeur, avant même que les dogmes et les mystères du Nouveau Testament ne le rebutent par leur irrationalité. Son refus de la foi est total et ne se manifeste pas seulement par un anticatholicisme qui n'accepte aucun dialogue avec les théologiens et les clercs, mais par un antichristianisme qui rejette les saints eux-mêmes avec leurs extases, leurs vertus contre nature et leurs espérances illusoires. Sa conception du laïcisme est agressive : il ne voudrait pas que ce fût l'interdiction de parler de la religion à l'école, mais l'obligation d'en enseigner scientifiquement l'histoire pour en démontrer l'absurdité. Les retours de tendresse pour la personne de Jésus sont plus rares et plus discrets chez lui que chez Renan. Sa plus vive impression religieuse, je crois bien qu'il l'eut, petit garçon, alors qu'avec son père il jouait avec un cerf-volant ; à un certain moment, un nuage se fendit, découvrant le soleil, qui fit resplendir l'oiseau de toile dans une gloire lumineuse. " Alors, écrit Jean Pommier, je sentis derrière ce voile percé d'un rayon la présence d'un Être qui embrassait la terre d'un amour infini. "

Ce grand Être, ce foyer transcendant d'amour, a-t-il continué d'y croire au-delà des dogmes ou vieillit-il enfermé dans le désespoir lucide que traduit une phrase telle que celle-ci : " Moi, je suis au bord d'une mer de ténèbres, phosphorescentes par endroits, pour amuser encore un peu mes yeux avant qu'ils ne se ferment sous le doigt de la mort. " Il ne le dit pas clairement, non plus qu'il ne s'explique sur ses convictions politiques, encore qu'il déclare qu'elles ont été importantes dans sa vie de conscience. Sur l'amour, autre grand sujet, il ne se livre pas beaucoup : on le voit balancer entre une misogynie acide et un puritanisme tendre, entre des amitiés poétiques et des voluptés imaginaires. Tant il est vrai qu'un homme discret et délicat peut dévoiler en cinq cents pages son spectacle intérieur et cacher pourtant sous la cendre les braises de la plus secrète incandescence.

## Un savant de la littérature

M. Jean Pommier, professeur honoraire au Collège de France et membre de l'Institut, est décédé, le mardi 13 février, à l'hôpital de Nice, dans sa quatre-vingtième année. Il avait été renversé par une voiture la veille au soir, à Menton, où il résidait. Il était grand officier de la Légion d'honneur.

Par JACQUELINE PIATIER, LM, 15 février 1973

Un homme de passion qui était un homme de science dans un domaine où la science et la passion autrefois allaient rarement de pair : la littérature ! Jean Pommier - né le 11 décembre 1893 à Niort - aura été un de ces universitaires que la probité, la rigueur, l'exigence mettent sans conteste au rang des savants. Une brillante carrière de professeur, menée de l'université de Strasbourg à la Sorbonne puis au Collège de France, et qu'était venu couronner en 1959 son élection à l'Académie des sciences morales et politiques. Une vie d'érudit attaché à quelques grands noms, Renan, Baudelaire, Musset, Racine... que ce chercheur infatigable traquait dans les plus menus gestes de leur création. Car c'était le secret du mécanisme créateur que Jean Pommier voulait surprendre en faisant la lumière sur toutes les étapes de la gestation des œuvres : petits faits biographiques, brouillons révélateurs, aveux intimes. Le Collège de France ne s'est pas trompé sur le but de ces recherches minutieuses, qui l'avait appelé en 1946 à la succession de Paul Valéry dans la chaire d'Histoire des créations littéraires.

Pour Jean Pommier, qui s'était formé à l'heure de Lanson, la science de la littérature passait par l'histoire littéraire, le patient dépistage des sources, l'établissement du texte le plus parfait possible et l'étude sans cesse recommencée de ses divers états. La critique ne demandait pas alors à la linguistique, aux sciences humaines, à l'informatique de lui fournir un appareil scientifique. C'était l'érudition seule, mais une érudition sans faille qui voulait à chaque campagne de fouilles réduire un peu davantage la part d'hypothèse et la part de conjecture. Mais dans cette approche que de fois Jean Pommier a-t-il pressenti, précédé, croisé les voies nouvelles qui allaient s'ouvrir : critique sociologique, et c'était Racine dont le retrait du théâtre était expliqué par le sens et la valeur qu'avait en son temps la notion de poésie, de littérature ; critique psychophysiologique appliquée à Flaubert et à "e que son génie devait à la maladie ; rapports d'intertextualité soupçonnés et saisis d'un auteur à l'autre ou mis en évidence chez un même auteur par le jeu des œuvres l'une sur l'autre... Chaque écrivain pour Jean Pommier se développait ainsi à partir des autres écrivains et de lui-même, la littérature engendrant toujours la littérature, sans que pourtant se rompent les liens entre l'œuvre et la vie. Les travaux qui résultèrent de cette méthode furent savants. Ils faisaient regretter parfois que leur auteur se dérobat derrière ses fiches et que par un scrutin extrême de vérité et d'objectivité il contint une sensibilité intellectuelle d'une fine acuité et une plume qu'il avait spontanément vive et brillante.

Ceux qui ont eu la chance d'avoir Jean Pommier comme professeur, de l'entendre disséquer mot par mot, par exemple, un texte de Marivaux, dont ne lui échappaient aucune subtilité, aucun chatolement, savent quelle joie il prenait au langage, à ses jeux, à ses irisations. Ses amis, qu'il entretenait de longues lettres, ont connu aussi ce don de communication d'expression. Sa passion, il ne la réservait pas qu'à la littérature : la politique était son violon d'Ingres, et la pensée laïque, qu'il estimait mal défendue, mal servie. En un temps où l'on n'écrit plus, il aura été un merveilleux épistolier. Au sein de sa retraite, Jean Pommier, soudain, accéda à la littérature personnelle. Rassemblant ses souvenirs d'enfant, de professeur, de zélateur des lettres, il se livra enfin dans une œuvre de création pure. Ces mémoires intellectuels nommés d'un beau titre, le Spectacle intérieur (Denoël, 1970), confirmèrent ses intimes dans l'intuition qu'ils avaient de lui, le révèlent peut-être à ses pairs. C'est un grand livre comme il en jaillit parfois de ces âmes de savants qui ont choisi leur vie durant de s'effacer devant les sujets qu'ils traitent. Le Spectacle intérieur révéla quel amoureux des mots, quel fervent de la littérature, quel adepte du verbe et de sa charge affective avait été cet érudit.

[Né le 11 décembre 1893, à Niort, Jean Pommier était ancien élève de l'École normale supérieure. Agrégé, docteur ès lettres, professeur aux universités d'Amsterdam, de Strasbourg, de Paris, puis au Collège de France, il fut aussi conservateur de la Bibliothèque Lovenjoul, à Chantilly, de 1953 à 1958. Renan aura présidé aux commencements et au terme de cette carrière de chercheur. Ce sont d'abord, entre autres, les thèses : Renan, d'après des documents inédits (Perrin, 1923) et la Pensée religieuse de Renan (Rieder, 1925). Cette connaissance très sûre de l'historien et du philosophe des religions devait conduire Jean Pommier à la présidence de la Société des études renaniennes, quand elle fut fondée en 1968. Son dernier travail aura été les cinq Cahiers renaniens (Nizet, 1972), dont Hubert Juin a signalé l'intérêt dans le Monde des livres du 25 janvier 1973. Rappelons également la Mystique de Baudelaire (Les Belles-Lettres, 1932), Diderot avant Vincennes (Bol-vin, 1939), la Mystique de Marcel Proust (Droz, 1939), Variétés sur Alfred de Musset et son théâtre (Nizet, 1944), Paul Valéry et la création littéraire (Les éditions de l'Encyclopédie française, 1946), Aspects de

Racine (Nizet, 1954), Autour du drame de Venise (Nizet, 1958) et, enfin, son œuvre la plus personnelle, le Spectacle intérieur (Denoël).]